

mon l'ras, et que sa mère m'eût invité à dîner, ils ne riaient plus du tout, eux qu'on n'invitait pas... Et je passai une soirée, ce jour-là... Ah ! Dieu, la jolie soirée !...

—Et enfin ? dit Cornélius.

—Et enfin, je ne quittais plus sa maison. Je l'aimais comme un perdu, mais je n'aurais jamais rien dit. C'est la mère qui m'a poussé à parler... Une brave femme, tu sais, parce que j'étais poli avec elle quand elle était pauvre. Elle me dit l'autre jour, en me reconduisant : —“ Mais parlez donc, monsieur Balthazar, vous valez mieux que tout ce monde-là, et je serais si heureuse de vous appeler mon fils !...—Ma foi, cela m'a décidé : j'ai pris mon cœur à deux mains, et ce soir, quand je me suis trouvé seul avec Suzanne, j'ai dit le grand mot ! Elle avait bien l'air de s'y attendre un peu ; mais cela n'empêchait pas qu'elle ne fût aussi émue que moi. Elle rougissait... et néanmoins elle me regardait... Oh ! elle me regardait jusqu'au fond de l'âme, si bien que tout dansait autour de moi. Enfin, elle m'a répondu : —“ Monsieur Balthazar, il ne faut pas me savoir mauvais gré de ce que je vais vous dire, mais, depuis que je suis riche, je vous assure que je suis bien malheureuse. Je ne sais plus distinguer ceux qui m'aiment et ceux qui ne m'aiment pas. Je vois tant de gens qui m'adorent, que je me défie de tout le monde ; et j'irais jeter ma fortune dans l'Amstel, plutôt que d'épouser un homme à qui je supposerais un vilain calcul !...—

—Ah ! mademoiselle !” Moi je me récriais, tu comprends ? —“ Oh ! reprit-elle, je sais bien que vous n'êtes pas de ceux-là, monsieur Balthazar... Ce serait bien triste !... Mais ce n'est pas assez ; je vais vous dire mon rêve. Je ne voudrais choisir pour mari que celui qui m'aurait aimé quand j'étais pauvre... Ah ! je serais bien sûre de l'amour de celui-là, et je lui rendrais bien la pareille !—Mais alors, m'écriai-je, celui-là, c'est moi !... mademoiselle... c'est moi qui vous aime depuis six ans, et si je n'ai jamais osé vous le dire, vous avez bien dû vous en apercevoir !” Elle me répondit tout doucement : —“ Peut-être, oui...” Et elle continua à me regarder d'une manière si étrange... Je voyais bien qu'elle ne demandait pas mieux que de me croire, et qu'elle n'osait pas...

—“ Tenez, reprit-elle, voulez-vous que je sois sûre de ce que vous dites ? Vous rappelez-vous ce jour d'été où je travaillais chez vous avec ma mère ? On apporta des fleurs nouvelles pour le jardin.—Ah ! je me le rappelle bien, mademoiselle, c'étaient des orchidées.—Oui, et l'on me permit d'aller voir ces fleurs avec vous. Il y en avait de toutes les formes, et singulières !... L'une ressemblait à un papillon, l'autre à une guêpe ; une autre... on eût dit d'une petite figure ; mais il y en avait une surtout qui les effaçait toutes, et sur dix fleurs du même pied, pas une qui lui ressemblât ; c'était comme un petit cœur tout rose, avec deux ailes bleues de chaque côté !... et d'un si joli rose et d'un si joli bleu !... Je n'ai jamais vu la pareille. Et alors !...—Et alors, laissez-moi dire la suite, mademoiselle... Alors, comme nous nous penchions tous deux pour voir la fleur de plus près, je ne sais comment il se fit que vos cheveux effleurèrent un peu les miens, et dans le brusque mouvement que vous fîtes pour vous retirer, votre main, qui tenait la fleur pour la mieux voir, la détacha de sa tige... J'entends encore votre cri... Je vous vois encore prête à pleurer de cet accident et à me demander pardon... quand votre mère parut à la fenêtre et vous appela ; et moi !...—Et vous ?—Et moi, je ramassai la fleur tombée !—Vous l'avez ramassée ?—Et je la gardai en souvenir de ce petit moment de bonheur si court et si doux.—Vous l'avez gardé ?—Précieusement, mademoiselle, et je vous la montrerai quand vous voudrez !”

Ici, mon ami, si tu avais pu voir Suzanne... Ce n'était plus elle, Cornélius, non, c'était une créature nouvelle, et cent fois plus belle, si c'est possible... Ses yeux brillaient ; sa figure rayonnait. Elle me tendit ses deux mains par un mouvement si joli qu'un ange n'eût pas mieux fait.—Ah ! me dit-elle, c'est tout ce que je voulais savoir, mon ami, et je suis bien heureuse !... Si vous avez ramassé la fleur en souvenir de moi, c'est que vous m'aimiez déjà ; et si vous l'avez gardée jusqu'à

présent, c'est que vous m'aimez encore. Apportez-la demain, notre petite fleur aux ailes bleues... c'est le plus joli cadeau que vous pourriez mettre dans ma corbeille de noce !”—Ah ! mon ami !... quand j'ai entendu ces mots : *La corbeille ! et la noce !*... pour le coup, j'ai failli m'évanouir... Je me suis levé, et j'allais certainement faire quelque folie quand la mère est entrée.—J'ai sauté au cou de la bonne dame, et j'ai embrassé sa fille une dizaine de fois sur ses joues ; cela m'a calmé. J'ai pris mon chapeau et je me suis sauvé en courant, avec l'espoir de porter la petite fleur à Suzanne le soir même... Mais ce monstre d'orage a tout gâté, et j'ai remis mon bonheur à demain... Et voilà toute l'histoire !

—Ah ! saints du paradis ! s'écria Cornélius en se jetant dans ses bras ; deux noces à la fois !” Et ici le brave garçon, imitant les gamins à la porte de l'église, jeta son bonnet en l'air en criant : —“ Vive la noce !... Vivent les mariés !... Vive madame Balthazar !... Vive madame Cornélius !... Vivent les petits Balthazar !... Vivent les petits Cornélius !

—Veux-tu te taire, dit Balthazar en riant et en lui fermant la bouche. Tu vas réveiller Christiane...

—Ah ! dit Cornélius, baissant la voix, ne réveillons pas Christiane ; maintenant montre-moi ta fleur aux ailes bleues, que je l'admire...

—Elle est, dit Balthazar, dans un petit coffre d'acier, au fond de mon secrétaire, avec tous les bijoux de ma pauvre mère. Je l'ai enchassée dans un médaillon de verre entouré d'or et de perles noires. Je la regardais ce matin encore. C'est charmant... Tu vas voir !”

Ce disant, il prit la lampe, tira de sa poche un trousseau de clefs et ouvrit la porte de son cabinet...

Il n'était pas entré que Cornélius l'entendit pousser un cri, et se leva...—Balthazar reparut tout pâle sur le seuil de la porte :

“ Cornélius Ah ! mon Dieu !... ”

—Quoi donc ? Qu'y a-t-il ? s'écria le savant effrayé...

—Ah ! mon Dieu !... viens !... Regarde ! regarde !... ”

Et Balthazar éleva la lampe pour éclairer l'intérieur du cabinet...

III

Ce que vit Cornélius justifiait bien le cri de Balthazar !... —Le parquet était complètement jonché de papiers de toute sorte, et cette profusion de paperasses s'expliquait à la vue de deux cartons vers arrachés de leur casier de bois, et éventrés sur le tapis. Ajoutez à cela un grand portefeuille de maroquin où Balthazar serrait sa correspondance, ouvert et béant, malgré sa serrure d'acier... et tout à fait vide, après avoir semé ça et là quelques centaines de lettres !...

Mais ce n'était pas la plus petite partie du mal.—Devant ce dégât, dont il ne cherchait pas encore à se rendre compte, le premier mouvement de Balthazar fut de courir au secrétaire. Il était forcé !...—La serrure de fer avait pourtant mieux résisté que celle du portefeuille, et le pêne était bravement resté dans la gâche : aussi, dans l'impuissance de l'arracher, avait-il fallu briser le couvercle du secrétaire. Toute la partie du bois adhérente à la serrure était littéralement hachée, déchiquetée, et réduite en charpie ; et la serrure elle-même, détachée de toutes parts, pendait misérablement, avec ses clous tordus et brisés !—Quant au couvercle arrondi et mobile comme celui de tous les secrétaires à la Tronchin, il était aux trois quarts relevé ; assez pour permettre à la main de fouiller tous les tiroirs et tous les recoins du meuble.

Mais, chose étrange... la plupart des tiroirs que rien ne protégeait contre la violence et qui contenaient des valeurs en papier, avaient été respectés par le voleur, et il semblait même qu'il ne se fût pas donné la peine de les ouvrir. Toute son attention s'était portée sur celui qui contenait les pièces d'or et d'argent : quinze cents ducats environ, deux cents florins et le petit coffre d'acier dont Balthazar avait parlé, rempli de bijoux.—Ce tiroir, arraché de son alvéole, était absolument vide comme si on l'eut retourné ; tout avait disparu ;